



HAL
open science

Aux sources de Fred (Turner)...

Olivier Alexandre

► **To cite this version:**

Olivier Alexandre. Aux sources de Fred (Turner).... Retour d'Utopie: De l'influence du livre de Fred Turner, C&F Editions, 2023, 978-2-37662-064-8. hal-04375790

HAL Id: hal-04375790

<https://hal.science/hal-04375790>

Submitted on 9 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Aux sources de Fred...

Olivier Alexandre



Olivier Alexandre est chargé de recherche au CNRS, membre du Centre Internet et société, ancien *visiting scholar* de Northwestern University et de Stanford. Ses travaux portent sur la culture et le numérique. Il a notamment publié *La Règle de l'exception* (Éditions de l'EHESS, 2015), *La sainte famille des Cahiers du cinéma* (Vrin, 2018) et *La Tech. Quand la Silicon Valley refait le monde* (Seuil, 2023). ■

Ma découverte du nom de « Fred Turner » procède d'une contingence pédagogique : des cours sur le « numérique » devaient être inscrits au programme de master du département communication de l'université d'Avignon où j'exerçais en tant qu'attaché temporaire d'enseignement et de recherche en 2012-2013. Personne au sein du laboratoire n'était spécialiste du sujet, et la secrétaire de la formation me conseilla d'assurer ces cours magistraux en vue d'un hypothétique recrutement au sein de l'université. Jusqu'alors, j'avais cultivé dans ma vie privée une forme de distance soupçonneuse à l'égard des services de la Silicon Valley. Mais mes travaux sur le cinéma et la culture avaient fait des *big tech*, ici comme ailleurs, un sujet incontournable. Je me plongeais donc dans la littérature spécialisée. En dépit de belles découvertes, je ne parvenais pas à me déprendre d'une certaine frustration en raison du manque de travaux historiques susceptibles d'apporter un cadrage de manière suffisamment convaincante et enlevée pour retenir l'intérêt des étudiant·es. En dépit des travaux qui se multipliaient aux États-Unis et en France, l'objet numérique butait sur le problème de sa mise en récit. Les historiens n'avaient pas démerité, mais la finesse et l'érudition

avaient peine à convaincre un public étudiant plus passionné de culture que de circuits intégrés. Quant à l'informatique en train de se faire, en passe de devenir une discipline reine après avoir longtemps souffert de son statut « bâtard »¹, elle générait une littérature profuse mais ésotérique, ne permettant pas au néophyte d'en dégager un discours unifié.

Je fus donc heureux, je crois comme beaucoup, de la découverte de *From Counterculture to Cyberculture*, initialement paru en 2006, au moment de sa publication française en 2012 à l'initiative d'un éditeur pointu et non-Parisien, répondant à l'appellation sibylline C&F. Le livre était introduit de manière enlevée par Dominique Cardon, et fit l'objet d'un accueil français enthousiaste au moment de sa sortie jusqu'à devenir l'un des livres de référence de la ministre de l'Éducation nationale d'alors. Le livre échappait pourtant en grande partie aux canons des sciences sociales. Y était présentée une foultitude de relations entre des univers tout à la fois étrangers et familiers (les hippies ici désignés « communalistes » cohabitant avec les hackers), obscurs et fascinants (le Trips Festival, les innovations de Douglas Englebart, les libertariens gravitant autour de *Wired*). Outre la richesse du matériau et la force de la thèse, le dispositif d'exposition s'avérait particulièrement singulier. La reconstitution d'un parcours de vie, aurait dû apparaître comme convenu à l'heure des biopics et des auto-analyses, Stewart Brand campant ainsi ici le rôle d'un Forrest Gump des nouvelles technologies². Si tel n'était pas le cas, c'est que le récit empruntait à différentes disciplines (l'histoire culturelle, les *Science and technology studies*, la sociologie des médias, etc.) au point de rendre l'ouvrage inclassable, y compris pour les bibliothécaires. Le livre naviguait, selon les librairies et les salles de lecture, des rayonnages d'histoire culturelle aux télécommunications, ce qui ne facilitait pas l'orientation du lecteur mais me rendait son auteur d'emblée sympathique³.

Le livre n'était pas pour autant un manifeste foucaldien. La théorie y occupait d'ailleurs une place à part. Elle n'était pas

absente de la démonstration, puisqu'on trouvait des références à Ronald Burt, Howard Becker, Peter Galison, Susan Leigh Star, Luc Boltanski et Ève Chiapello. Mais son rôle se trouvait renversé. Elle était autant un outil d'analyse, qu'un objet à part entière. Non seulement Norbert Wiener, Gregory Bateson, Bucky Fuller ou Howard Rheingold se trouvaient ainsi convoqués dans le récit comme personnalités historiques, mais leurs concepts étaient dépeints à travers des usages pratiques au même titre que les dômes géodésiques, des livres sur la géologie ou les calculatrices. Les concepts étaient ici une technique, disponible à la commande via le *Whole Earth Catalog*. Pour autant, la description proposée par Fred Turner n'avait rien du catalogue, et encore moins d'un plan fixe. Il s'agissait à l'inverse d'un long travelling traversant les époques, des années 1960 aux années 1990, en suivant la suite de projets collectifs dont Stewart Brand constituait le nœud d'un improbable réseau à l'interface de l'art, de la science, du jeu et de l'informatique. Apparaissait ainsi une histoire du numérique tout à la fois cohérente et incarnée, dont le déroulé se passait pour l'essentiel dans le nord de la Californie.

J'apprenais que l'auteur s'apprêtait à publier un nouveau livre, *The Democratic Surround*⁴. Je décidais de le recenser avant même d'en connaître le contenu. Le livre pouvait être lu comme un *prequel* du précédent, conservant le même principe méthodologique, remontant l'histoire des concepts comme techniques à teneur politique, au travers de l'anthropologie, de la psychologie, du design et de la muséologie. Cette contribution singulière à l'archéologie des médias opérait en cela un petit miracle, puisqu'elle redonnait vie à des concepts et des dispositifs pétrifiés à force d'usages routiniers (à l'image de l'approche culturaliste de Margareth Mead, la psychologie comportementale de Kurt Lewin ou l'écologie de l'esprit de Gregory Bateson). Il portait un regard critique là où il faisait mal, dans l'angle mort des contradictions politiques de l'avant-garde démocratique.

Porté par l'enthousiasme de la lecture, je proposais à l'auteur un entretien, qui fut publié dans *La vie des idées*⁵. À la suite de quoi, je l'invitais à Paris pour présenter son ouvrage. Le hic était que j'étais alors sans poste et sans ressource. Ce fut donc l'occasion de nombreuses rencontres et d'une découverte des montages financiers institutionnels. Je rencontrais à cette occasion l'historienne de l'art Larisa Dryansky, ses éditeurs français Hervé Le Crosnier et Nicolas Taffin, la chercheuse Valérie Peugeot, le sociologue Dominique Cardon, le journaliste Xavier de La Porte et le traducteur Laurent Vannini. Cette équipe resserrée fit beaucoup pour la réception française de Fred Turner, dont il ne tarit pas d'éloges aujourd'hui.

Poursuivant les échanges avec celui que j'appelais désormais « Fred », j'évoquais, plusieurs semaines après sa visite, la possibilité d'un séjour de recherche à Stanford. L'idée était de réaliser une enquête de terrain sur Netflix lors d'un séjour d'un ou deux mois. Grâce à son appui, je me voyais aurolé du titre de *Visiting Scholar* de l'université Stanford, pour un séjour longue durée, qui déboucha sur un tout autre projet. J'eus à cette occasion et à plusieurs reprises la chance d'observer Fred dans son milieu naturel, d'avoir des échanges réguliers avec lui et de voir quelques portes s'ouvrir dans son sillage. J'ai ainsi pu prendre part à l'anniversaire du Trips Festival, au raout organisé pour l'occasion (avec Stewart Brand, le journaliste John Markoff, le Further Bus, réquisitionné pour l'événement, etc.) et de me mêler à une soirée thématique « Burning Man » dans un des clubs les plus select de San Francisco, The Battery Club, tenu par un couple d'entrepreneurs ayant fait fortune dans la tech.

À ce moment-là, Fred Turner prenait la direction du département de communication à Stanford. Dans son discours d'intronisation, il soulignait la rareté des travaux de terrain sur la Silicon Valley alors même que cette dernière était devenue le cœur industriel des États-Unis et de

l'économie mondiale. Cette carence pouvait s'expliquer par la politique de recrutement des deux têtes de pont universitaires de la vallée : Stanford et Berkeley. Bien que reposant sur des modèles opposés (privé et public, l'une comptant seulement 16 000 étudiant·es, l'autre plus de 45 000, la première constituant le centre organique et historique de la Silicon Valley, quand l'autre avait construit sa réputation sur les humanités), l'une et l'autre recrutaient des chercheurs travaillant sur des thématiques nationales et non locales. Fred Turner appelait à l'inverse à s'inspirer des chercheurs de Chicago et de Boston de l'après Seconde Guerre mondiale, enquêtant sur les transformations sociales et industrielles de leur époque.

Je suivais ce chemin en me lançant dans une enquête au long cours sur la Silicon Valley, devenue depuis lors un livre⁶. J'apprenais à mieux connaître Fred. Nos entrevues me permirent de préciser ce qui n'était à l'origine que des intuitions à la lecture de ses ouvrages. Je connaissais le conférencier brillant, mais je découvrais le cycliste chevronné faisant quotidiennement le trajet qui sépare son domicile de Mountain View du campus de Stanford sur sa monture à deux roues, le kayakiste passionné disparaissant des jours durant, pagaie en main, le professeur à l'énergie débordante et communicative, le collègue d'une grande ouverture, patience et générosité intellectuelles, émaillant son discours de références à la pop culture qui le rendaient si populaire auprès de ses étudiant·es. Je réalisais également que le parcours de Fred était aussi singulier que le contenu de ses livres. Pour le dire d'une formule, le Fred « californien » prenait suite d'un Frederick Turner plus « Nouvelle Angleterre ».

Ce Frederick a suivi une formation en littérature, dans les universités de la Ivy League, à Brown où il a obtenu un Bachelor of Arts en 1984, et Columbia où il a effectué l'année suivante un master en littérature anglaise et américaine. Il a reçu des prix de poésie, continue d'écrire, s'intéresse à la

photographie et au design. Il a également passé du temps en Allemagne durant ses années de jeunesse, dans des conditions de vie bien éloignées des standards des grandes universités américaines. Il maîtrise non seulement l'allemand, mais aussi l'espagnol, et a donné des cours d'anglais. Il a eu une activité de journaliste *freelance* durant une quinzaine d'années, publiant notamment dans le prestigieux *Boston Sunday Globe*, fondé en 1872, qui comptabilise dans son histoire 18 prix Pulitzer. Frederick Turner s'est avant tout formé à partir et à travers le paradigme de l'auteur et de l'écriture. De cette expérience, il hérite jusqu'à aujourd'hui d'une certaine conception du lectorat et un usage tout à la fois intime et politique de l'écrit. Contrairement à la conception dominante de la presse d'information à Washington D.C., écrire un article n'est pas un simple compte rendu d'informations. Il s'agit aussi d'élever, d'inspirer, le plus grand nombre, le tout à travers une écriture à la fois nerveuse, claire et précise. Son art du récit, de la synthèse et son sens du sujet comptent sûrement comme un héritage de cette première vie. Frederick Turner, est d'ailleurs en soi un nom à forte connotation historique et littéraire : son homonyme Frederick Jason Turner, historien né en 1861 et mort en 1932, a forgé la thèse de la « frontière » affirmant que l'exceptionnalisme étatsunien tenait à la longue conquête de l'Ouest. Fred Turner a montré pour sa part en quoi cette frontière était devenue tout à la fois technologique et créative⁷. Comme journaliste de la Côte Est, Frederick Turner est resté marqué, pour ne pas dire blessé, des limitations d'une certaine presse, rappelant l'anecdote d'un rédacteur en chef lui ayant indiqué qu'il ne fallait pas plus d'une idée par article sans quoi il allait perdre le lecteur. Cette blessure se comprend à partir de l'ancrage académique de Frederick Turner. Depuis le milieu des années 1990, il a assuré des enseignements et conservé un pied à l'université, intervenant conjointement au MIT et à Harvard. Ce n'est que tardivement qu'il décida d'engager une thèse, et de migrer sur la Côte Ouest, à San

Diego, pour engager un doctorat en 1996, à 35 ans. Ce parcours explique sa conception assez peu californienne, mais presque européenne, du rôle et de la pratique des intellectuels. Les intellectuels de la Silicon Valley sont avant tout des *makers* et des *doers*, comme il le montre dans ses propres travaux avec les cas de Stewart Brand ou de Tim O'Reilly. Fred Turner s'attache à la vie sociale des concepts, procède à des recadrages temporels à l'échelle de l'histoire des États-Unis. Il cherche à produire des effets de dévoilement de trames au long cours, s'attaquant aux mythes *in vivo* du modèle américain aux travers des croyances de ses avant-gardes. La cohérence de cette conception se retrouve dans les deux figures tutélaires de Fred : les sociologues Howard Becker et Todd Gitlin.

« Mes modèles ont été Howie Becker et Todd Gitlin. Tous deux étaient très concernés par les événements de leur époque, mais avaient une vision à long terme. Ils étaient en partie historiens. Ils prenaient également les médias au sérieux alors que beaucoup autour d'eux ne le faisaient pas. Enfin, ils écrivaient bien, clairement et ont touché un public allant bien au-delà de leurs spécialités. »

Extrait d'un courriel, correspondance avec Fred Turner, 8 février 2023

Tout comme lui, ces deux grandes figures n'ont pas eu un parcours linéaire, ont manifesté des intérêts pour des domaines divers au long de leur carrière, et entretenu un lien avec le nord de la Californie : Howie Becker y réside et Todd Gitlin y a fait une grande partie de sa carrière à l'université de Berkeley. Fred entama sa seconde vie, californienne, en doutant sérieusement de la probabilité de pouvoir réussir sa carrière universitaire, considérant qu'elle débutait tardivement, trop tardivement, et qu'il travaillait sur un sujet alors fort peu dans l'air du temps : les communautés hippies des années 1960 et 1970. Qui plus est, il venait de publier un premier livre, *Echoes*